

Née à Mons en 1960, Ariane Le Fort vit à Bruxelles. L'année dernière, elle a reçu le prix Rossel pour son roman *Beau-fils*.



© Marc Brasseur

Du même auteur:

L'eau froide efface les rêves

Régine Deforges, 1989; Ancrage, 2000

Comment font les autres?

Seuil, 1994

Rassurez-vous, tout le monde a peur

Seuil, 1999

La madone des plaines de jeux

Le grand miroir, 2003

Beau-fils

Seuil, 2003



Dimanche

Ariane Le Fort





Dimanche

Ariane Le Fort

Je n'aimais pas ma grand-mère. Elle était sèche et froide, si maigre dans ses chemises à jabot qu'on n'avait aucun mal à imaginer ce que son corps donnerait, desséché pour de bon, longtemps après sa mort. On aurait dit un vieil oiseau déplumé installé sur sa branche pour me regarder grandir, me taper sur les doigts, me dire ce qui était bien et ce qui ne l'était pas. Parfois, tout en parlant, elle m'agrippait le bras de sa main décharnée, et cette main m'effrayait. Tout en elle m'effrayait.

La seule chose qui me plaisait chez elle, c'était la bague qu'elle portait au petit doigt. Elle en avait d'autres, qu'elle portait aux deux annulaires, surmontées de pierres énormes, très brillantes, qui valaient probablement un argent fou et qui devaient s'accrocher à toutes les clenches de porte, mais celle que j'aimais tant c'était une petite bague en or rose, sertie d'une agate ovale gravée à la manière d'un camée, d'une chevalière, et dont le dessin représentait, sur son petit chaton bleu légèrement translucide, un ange debout sur un char tiré par deux poulets. Et c'était adorable, la seule fantaisie chez cette femme impossible.

Grâce à Dieu, nous n'habitons pas avec elle, nous lui rendions visite chaque dimanche, ma mère et moi. Nous arrivions vers midi et on aurait dit que nous arrivions toujours en retard : le repas était prêt, la table dressée, et ma grand-mère aussitôt déposait la soupière sur le chauffe-plat dans lequel deux bougies blanches brûlaient en tremblotant.

Ma mère et ma grand-mère d'abord discutaient calmement. De moi, presque toujours de moi, qui mangeais en silence en attendant que ça passe. La matière était vaste, quasi illimitée, on aurait dit que ma grand-mère avait passé sa semaine à dresser l'inventaire de tout ce qui n'allait pas chez moi, et profitait du dimanche pour enfin tenter de redresser la barre, c'est elle qui disait ça, redresser la barre,



comme si ma mère et moi dérivions sur une barque au milieu de l'océan. Moi je trouvais notre barre bien assez droite, ma mère aussi du reste. En général, elles se disputaient au moment du dessert.

Ce jour-là, il pleuvait, une pluie drue qui assombrissait tout. Nous en étions à la vaisselle, un moment qui me plaisait, ma grand-mère lavait, ma mère essayait et moi je déambulais dans l'appartement en regardant la pluie, sans rien avoir à faire sinon ranger les assiettes et les plats dans le buffet. Dès mon premier voyage, j'ai vu les bagues de ma grand-mère sur le napperon de dentelle. Je n'ai pas pu m'empêcher de les prendre toutes les trois dans le creux de la main pour les regarder de plus près. Les deux grosses ne m'intéressaient pas, j'ai essayé la petite, celle qui me plaisait tant. Mes doigts de fillette de douze ans étaient trop fins, la bague trop large pour mon auriculaire, je l'ai enfilée à l'annulaire où elle allait tout juste, parfaitement bien. J'ai tendu la main loin de moi pour mieux la regarder, puis je l'ai rapprochée pour étudier chaque détail de la petite scène gravée. L'ange tenait dans sa main un fouet qu'il faisait claquer sur le dos des poulets, qui galopaient aussi vite qu'ils pouvaient, on aurait presque pu voir leurs yeux remplis d'effroi. Cette bague au fond n'était pas si adorable que ça.

- Qu'est-ce que tu fais, Lisbeth ?

- Rien...

J'ai cru bon d'ajouter :

- Je regarde tes bagues, grand-maman, je trouve qu'elles sont très belles.

Et comme je disais du bien d'elle par ce léger détour, elle s'est aussitôt radoucie :

- N'oublie pas de les remettre en place, Lisbeth, j'y tiens énormément.

- Oui, grand-maman, bien sûr.

Qu'est-ce qu'elle s'imaginait ? J'ai rangé nos trois assiettes sur la pile dans le buffet, puis je suis revenue dans la cuisine où la vaisselle se terminait.

C'est dans la voiture, après une heure de route, que j'ai réalisé que la bague était toujours à mon doigt, elle était si légère, si parfaitement ajustée à mon doigt, je ne la sentais pas. Ouh... C'est ce que j'ai dit à voix haute, juste « ouh », en sentant les couleurs s'effacer de mon visage.

- Qu'est-ce qu'il y a, Lili ?

Tout en conduisant, maman s'est tournée vers moi, et je lui ai montré mon doigt qui tremblait, avec la petite bague bleue.

- J'ai oublié... j'ai oublié de la remettre en place, j'allais le faire et puis... je ne sais pas, il y avait les assiettes qu'il fallait ranger et puis j'ai oublié...

J'en aurais bien pleuré et ma mère a vu que je ne tournais pas rond du tout, elle s'est penchée vers moi :

- Eh Lili... Arrête... Ce n'est pas la fin du monde. Dès qu'on arrive à la maison, tu appelles ta grand-mère, tu lui expliques et tu t'excuses. On la lui rapportera dimanche prochain. Elle ne va pas te manger pour ça.

Et elle m'a caressé la joue du bout des doigts, comme pour me dire : moi, en tout cas, je ne te mangerai pas pour ça. Oh j'aurais tant voulu penser comme elle...

Elle n'était pas contente, bien sûr, je m'y attendais, mais la faute avouée pesait déjà moins lourd, le plus dur était fait, ma terreur était derrière moi, je réalisais qu'en effet elle ne me mangerait pas, pas cette fois du moins, et c'est d'une voix plus calme que j'ai dit :

- Je te la rapporterai dimanche, grand-maman, je te le promets.

- J'y compte bien, Lisbeth. J'aimerais que ce genre de choses ne se reproduise pas.

- Non, grand-maman.

En raccrochant je me sentais si légère que j'aurais pu voler tout en haut des rideaux, et rester perchée là, sans effort, à regarder ma mère, à lui envoyer des baisers en soufflant sur mes doigts.



J'ai posé la bague à côté de mon lit sur ma petite table de nuit, décidée à ne pas y toucher pendant toute la semaine, et je n'y ai plus pensé. Il faisait froid, il pleuvait sans arrêt, j'ai attrapé un rhume et, pendant un jour ou deux j'ai cru que j'allais tomber malade pour de bon et qu'on éviterait la visite du dimanche. Mais non, je résistais, on pouvait juste me suivre à la trace dans tout l'appartement, à cause des mouchoirs en papier que je laissais traîner partout, ce qui irritait ma mère.

Ce dimanche matin-là, je me suis levée et j'ai pris mon petit déjeuner seule, comme d'habitude. Maman passait tous les dimanches matin dans son atelier et j'aimais beaucoup ça, avoir l'appartement pour moi pendant deux ou trois heures.

Après avoir mangé, j'ai rangé la cuisine puis je suis retournée dans ma chambre, je préférerais mettre la bague bien en vue, sur la commode dans l'entrée, ou sur mon doigt une dernière fois, c'était encore le meilleur moyen pour ne pas l'oublier.

Je me suis approchée de la table de nuit, la bague n'y était plus. Il n'y avait rien d'autre sur le bois lisse que mon radio-réveil, rien d'autre, rien d'autre, rien d'autre, il y avait juste ce radio-réveil qui indiquait neuf heures douze comme si de rien n'était, et puis ce vide affreux qui m'empêchait de respirer, c'était pire, dix mille fois pire que le jour où je l'avais découverte à mon doigt, c'était comme si je mourais. Je me suis assise sur mon lit et j'ai retourné les draps, l'oreiller, je me suis glissée sous le lit, quelques mouchoirs traînaient là au milieu de la poussière, je les ai ramassés, peut-être la bague s'était-elle glissée dedans, je les ai détaillés un à un, sans me soucier de ce qu'ils contenaient par ailleurs, j'aurais tellement, tellement aimé qu'elle y soit, Faites qu'elle y soit mon Dieu, j'étais submergée par cette nécessité, mais elle n'y était pas.

J'ai fini par me rasseoir sur mon lit dévasté, ça ne servait à rien de se mettre dans des états pareils, allez Lili, on respire un grand coup, c'est ce que ma mère aurait dit. J'ai inspiré profondément en pensant

à ma mère pour m'empêcher de pleurer, et puis soudain je l'ai vue avec sa longue jupe verte et son sac en plastique, je l'ai vue comme si elle était là, devant moi, alors que l'image datait de la veille, mais elle était si nette que je pouvais même l'entendre : « Lisbeth ma fille, tu commences à me courir sur le haricot ! ». Quand elle m'appelait Lisbeth ponctué d'un « ma fille » comme si elle voulait me vendre, ça voulait dire que je lui courais sur le haricot pour de bon. Elle marchait à grandes enjambées dans tout l'appartement, ramassant sur son passage tous les petits mouchoirs blancs qu'elle fourrait dans son sac en plastique. Elle était presque comique quand elle était fâchée, tout le contraire de sa mère, elle ne m'effrayait pas, alors je n'ai pas bougé du canapé sur lequel j'étais vautre. Et voilà. J'aurais mieux fait de lever mes fesses quand elle est entrée dans ma chambre, je l'aurais vue, la bague, forcément je l'aurais vue ! Elle m'aurait brûlé les yeux, elle aurait brillé sous la pile de mouchoirs en papiers, elle n'aurait pas glissé comme ça dans le fond du sac sous la main leste de ma mère en colère qui ne savait même pas que je l'avais posée là... Oh Lisbeth, Lisbeth, quelle débile ! Je suis restée là comme une souche, on parlait dans une heure, pas question d'y aller, je ne pouvais pas y aller, c'était inconcevable, tout simplement au-dessus de mes forces. Je préférerais encore glisser comme la bague dans le tuyau noir du vide-ordures, amortie dans ma chute par la douceur de mes petits mouchoirs blancs, protégée bien au chaud, comme si c'était de la ouate.

Le réveil indiquait neuf heures vingt-six et ça m'a fait bizarre, il y avait quelque chose d'inhabituel dans cette succession de chiffres, cette heure-là ne m'était pas familière, pas dans ma chambre du moins, alors j'ai réalisé qu'on était dimanche, comme si je ne le savais pas déjà, comme si c'était une découverte. Mais soudain je me suis sentie mieux, une idée m'était venue. Le dimanche était un jour de silence, les objets et les gens restaient presque immobiles.



Le dimanche, personne n'allait se mêler de ramasser les ordures du samedi, elles restaient là où on les avait posées, jusqu'au lundi, suffisait d'aller voir, de descendre jusqu'au parking couvert, de retrouver l'emplacement, de... Hop, d'une détente je me suis levée, j'ai couru jusqu'à la porte, je suis sortie de l'appartement. L'ascenseur le plus proche était bloqué quelques étages plus bas, j'ai couru jusqu'au bout du couloir pour en attraper un autre, j'ai appuyé sur le bouton SS. L'ascenseur était d'une lenteur à pleurer, j'étais fébrile et affolée, ça se voyait sur ma tête que je découvrais dans la glace.

Quand je suis arrivée dans le parking je ne savais plus où j'étais, à cause de l'ascenseur j'avais perdu mes repères. Le parking était vaste, contre les murs étaient disposés plusieurs containers à poubelles, et puis un peu partout il y avait des espèces de cheminées en briques rouges au bas desquelles étaient fixées des petites portes métalliques qui s'ouvraient sans effort, certaines étaient d'ailleurs ouvertes, poussées par les ordures amoncelées dans le conduit, mais où étaient les nôtres? Désorientée, je me suis mise à courir, et puis j'ai vu Yvon, le neveu de la concierge, tout près des containers. Il tenait dans les mains deux gros sacs poubelle noirs, il s'était arrêté de marcher pour me regarder, je devais avoir l'air un peu drôle, c'est vrai, à m'agiter comme ça.

- Eh, qu'est-ce qui t'arrive?

Je n'aimais pas ce garçon, je ne lui parlais jamais, mais là j'aurais parlé au diable si ça avait pu servir.

- J'ai perdu quelque chose dans le vide-ordures, c'est super important, super super important...

Je criais presque, mes larmes s'échappaient toutes seules tant j'étais énervée.

- Calme-toi, tu as l'air complètement jetée.

Il était plus âgé que moi, balourd comme pas possible, et puis un peu vicieux aussi, ça se voyait dans ses yeux. Toujours immobile, il a fini par dire:

- Il est où ton appart? C'est quel numéro?

- Le 34.

- Je crois que c'est par là.

Il a lâché ses sacs pour venir avec moi dans le coin qu'il m'indiquait, où il y avait trois cheminées distantes d'un ou deux mètres.

- Cherche dans celle-là, moi je prends l'autre. Qu'est-ce que tu cherches au juste?

J'aurais pu dire « la bague de ma grand-mère », mais il ne la connaissait pas et j'ai eu peur qu'il ricane, qu'il dise « Eh bien dis donc, quel cirque pour une bête bague », et peut-être était-ce vrai, peut-être n'avait-il peur de personne, lui. Alors j'ai juste dit, en ouvrant les battants devant lesquels je m'étais agenouillée:

- C'est un sac en plastique jaune.

La plupart des gens déversaient leurs déchets sans même les emballer et il y avait, au milieu des sacs en plastique, toutes sortes de trucs invraisemblables, des langes souillés dont l'odeur suffisait à vous tuer sur place, des centaines de mégots, des bouts de verre, des fruits pourris, des pots de yaourt à moitié entamés, j'en avais plein les doigts, c'était presque incroyable d'imaginer que la bague de ma grand-mère traînait dans ce dépotoir, que je fouillais avec une ardeur folle, sans rien ressentir d'autre que la nécessité de trouver mon sac jaune, mais il n'y était pas. Je me suis retournée vers Yvon. Il se tenait accroupi, malgré son jean trop serré sur ses cuisses, devant les battants clos de sa cheminée, il était occupé à, à quoi donc? Je me suis redressée un peu, et j'ai vu qu'il l'avait trouvé, que le sac était devant lui, posé par terre, et qu'il était en train d'essayer de dénouer le nœud sans un mot, sans même me dire qu'il l'avait.

- Eh...!

Mon cri l'a surpris, il s'est remis debout en vitesse, avec le sac toujours fermé dans la main gauche, ma mère faisait des nœuds impossibles. Il m'a regardée avec un drôle de petit sourire, un peu sournois je dirais. Dans la lumière diffuse je pouvais voir la masse de petits boutons qui parsemaient son épais visage rond, les points blancs sur les ailes de son nez, et sa moustache qui commençait à venir, au-dessus de ses



grosses lèvres gercées, sa moustache était du même blond fade que ses cheveux coupés ras, il était laid comme c'est pas permis, qu'est-ce que ça pouvait me faire ? Il avait trouvé le sac.

- C'est ce truc-là ?

De nouveau j'ai eu envie de pleurer, à cause du soulagement cette fois, c'était terrible, l'effet que ça pouvait faire.

- Oui, c'est ce truc-là. Merci, Yvon...

Je me suis approchée de lui, attendant qu'il me le donne, mais il ne le donnait pas, il disait : « Qu'est-ce que tu me donnes en échange ? », pas vraiment sûr de lui, non, mais l'idée venait de germer dans son gros crâne rasé, et s'installait déjà, ça se voyait dans ses yeux qui brillaient.

- Je ne sais pas... Qu'est-ce que tu veux ?

Je me sentais comme une éponge, d'une mollesse inouïe, peut-être qu'il allait m'attraper le bras de sa grosse main maladroite et me serrer contre lui comme un crapaud se colle à une pierre, peut-être que c'était ce qu'il voulait, me tripoter la peau, tous ces trucs-là, était-ce tellement plus dégoûtant que toutes les ordures mélangées dans lesquelles mes mains avaient plongé ? Comment savoir... Mes mains puaien, d'ailleurs, je les sentais sans même avoir besoin de les approcher de mon nez. Yvon me regardait toujours, avec le même sourire, et c'était pire que s'il avait fait un geste, que s'il s'était mis en tête de déchirer mon chandail rose. Le sac en plastique oscillait au bout de ses doigts, je ne savais même pas si la bague était dedans, et c'était ça le plus bizarre, ne pas le savoir et sentir que soudain ça n'avait plus tellement d'importance, la bague était devenue irréaliste, à cause de la façon dont Yvon me regardait dans ce parking désert. Ça a duré quelques secondes aussi longues que des siècles, puis le sourire d'Yvon s'est éteint, il a croisé les bras :

- Embrasse-moi.

J'étais clouée sur place.

- Embrasse-moi si tu le veux.

C'est du sac qu'il parlait. Je ne bougeais toujours pas. J'en étais incapable. J'aurais préféré qu'il m'attrape sans me demander mon avis, que ses gros bras m'immobilisent et me serrent jusqu'à ce que je n'en puisse plus, au lieu de me demander ça, comme s'il voulait me tester, voir à quel point je tenais à mon trésor... Sa grosse bouche était toute proche de moi, je pouvais voir les craquelures sur ses lèvres, les petits morceaux de peau morte qui pendaient, elle était légèrement entrouverte, je pouvais imaginer la langue et les dents mal lavées entre lesquelles traînaient sûrement des restes de nourriture vieux d'une semaine, qu'est-ce qu'il me demandait là, je ne bougeais toujours pas, et lui il attendait, en me fixant drôlement. Son regard avait changé, il ne me menaçait plus, on aurait dit qu'il était en train de regretter ce qu'il m'avait demandé, qu'il avait peur maintenant, peur que je préfère partir, d'un seul coup il avait l'air plus malheureux que moi. Alors je n'ai plus pensé à rien, je me suis redressée comme j'ai pu, pour me retrouver à sa hauteur, et j'ai fermé les yeux, c'était juste un mauvais moment à passer. Je n'avais jamais embrassé personne avant lui et je me suis demandé si c'était possible d'aimer ça, de la salive coulait jusqu'à mon menton, nos dents s'entrechoquaient, ça n'en finissait pas, sa langue était si grosse que je n'avais pas la moindre idée de la façon dont je pouvais respirer. Quand Yvon m'a lâchée, je haletais comme un chiot, je n'en revenais pas, j'avais l'impression que mes lèvres avaient doublé de volume.

- Tiens, le v'là ton machin.

Il a essuyé sa bouche avec sa manche et m'a tendu le sac sans plus me jeter un regard, puis il est reparti vers ses poubelles qui l'attendaient au pied des containers. Alors j'ai fait comme lui, j'ai frotté la salive qui coulait avec la manche de mon chandail rose, et je me suis mise à courir pour rejoindre l'ascenseur. Je l'ai attendu un bon moment, le sac serré contre mon ventre, je l'ouvrerais dans la sécurité de ma chambre, j'avais la tête en feu.

Maman n'était pas encore là et c'était mieux ainsi, elle n'allait pas me reconnaître. J'ai couru jusqu'à ma chambre, je me suis installée à mon bureau et j'ai ouvert le sac. Soigneusement j'ai ôté un à un les mouchoirs qui étaient dedans, et j'ai vu la bague tout au fond. Tranquille. Petit objet parfait, innocent dans son nid de coussins blancs. J'avais beau la regarder, je n'arrivais pas à me réjouir, la bague avait perdu tout attrait, même ma grand-mère en cet instant précis ne me faisait pas d'effet. Je l'ai prise entre les doigts, tout mon petit monde était là, l'ange et les poulets occupés à courir, aussi frais et fringants que s'ils n'avaient pas passé la nuit au milieu des poubelles, alors que dans ma bouche traînait encore le goût de ce baiser terrible que je n'oserais jamais raconter à personne. Et ça m'a fait bizarre de penser qu'il n'en resterait pas de trace.

J'ai approché la pointe de mon compas de la pierre gravée, juste pour voir ce que ça ferait. Sans réfléchir plus loin, j'ai tracé une ligne minuscule au-dessus de la tête de l'ange, c'était presque marrant, la ligne était légèrement plus foncée, de la même couleur que l'ange, j'en ai tracé une autre, puis une autre, ce n'était pas facile, il fallait enfoncer la pointe assez fort, faire attention qu'elle ne dérape pas sur mon doigt, mais je me débrouillais plutôt bien. J'ai interrompu mon travail pour voir ce que ça donnait, les marques étaient un peu grossières, mais non, c'était pas mal du tout. Comme si la scène avait changé, il suffisait de penser qu'il s'était mis à pleuvoir. Voilà. Je me sentais beaucoup mieux. Le réveil indiquait dix heures trente-deux, ma mère allait revenir et nous allions partir. Satisfaite et calmée, je suis allée me laver les mains, me brosser les dents, avant de me remettre à mon travail d'orfèvre, en attendant ma mère.

«Dimanche» est publié en ligne sur www.bon-a-tirer.com

Copyright: Ariane Le Fort

Graphisme: Françoise Hekkers Direction Communication Presse et Protocole
Éditeur responsable: Henry Ingberg bd Léopold II, 44 1080 Bruxelles

Ministère de la Communauté française Service général des Lettres et du Livre
Bruxelles, septembre 2004